

Ce livre est composé avec  
le caractère typographique  
**LUCIOLE** conçu spécifi-  
quement pour les personnes  
malvoyantes par le Centre  
Technique Régional pour la  
Déficiência visuelle et le studio  
[typographies.fr](http://typographies.fr)

LE(S) VRAI(ES)  
AMOUR(S)

TAYLOR JENKINS REID

# LE(S) VRAI(ES) AMOUR(S)

*Roman*

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Marie Chivot-Buhler



Titre original : *One True Loves*

© Taylor Jenkins Reid, 2016.

Tous droits réservés.

© Charleston, une marque  
des éditions Leduc, 2024.

© À vue d'œil, 2025,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0776-3

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

*Ce roman se passe à Acton,  
dans le Massachusetts.  
Je le dédie donc à Andy Bauch  
de Boxborough.  
Ainsi qu'à Rose, Warren, Sally, Bernie, Niko  
et Zach d'Encino, en Californie.*

Je viens de finir de dîner avec ma famille et mon fiancé quand je reçois l'appel de mon mari.

Nous fêtons les soixante-quatre ans de mon père. Il porte son pull préféré, un cachemire vert foncé que nous lui avons offert il y a deux ans, ma sœur aînée Marie et moi. Raison pour laquelle il l'affectionne tant. Enfin, surtout parce que c'est du cachemire, je ne me fais pas d'illusions.

À côté de lui, en chemisier blanc et pantalon en toile, ma mère retient un sourire avec un enthousiasme enfantin. Elle sait qu'un gâteau avec une bougie doit arriver d'une minute à l'autre. Elle a toujours adoré les surprises.

Mes parents sont mariés depuis trente-cinq ans. Ils sont parents de deux enfants et propriétaires d'une librairie prospère. Ils

ont deux adorables petites-filles. L'une de leurs filles a repris l'affaire familiale. Ils ont de quoi être fiers. C'est une belle fête pour mon père.

Marie est assise à côté de ma mère et c'est dans ces moments-là, quand elles sont si proches, tournées dans la même direction, que leur ressemblance me frappe. Les mêmes cheveux bruns, les mêmes yeux verts, le corps menu.

Il n'y a que moi qui ai de grosses fesses.

Heureusement, j'en suis venue à les accepter. Notamment parce qu'il y a eu beaucoup de chansons à la gloire de postérieurs généreux, mais aussi parce que si la trentaine m'a appris une chose, c'est que j'ai envie d'être moi-même sans avoir à m'excuser.

Je m'appelle Emma Blair et j'ai un bon popotin.

J'ai trente et un ans, je mesure un mètre soixante-sept et j'ai les cheveux blonds coupés à la garçonne. Mes yeux noisette sont mis en valeur par une constellation de taches

de rousseur en haut de ma pommette droite. Mon père dit souvent pour plaisanter qu'on y distingue la Petite Ourse.

La semaine dernière, Sam, mon fiancé, m'a offert la bague qu'il a mis plus de deux mois à trouver. Un solitaire en or rose. Ce n'est pas ma première bague de fiançailles, mais c'est mon premier diamant. Quand je me regarde, je ne vois plus que ça.

– Oh non ! s'exclame Papa lorsque trois serveurs s'approchent avec une part de gâteau surmontée d'une bougie. Vous n'avez quand même pas...

Ce n'est pas de la fausse modestie. Il suffit de lui chanter « Joyeux anniversaire » pour faire rougir mon père.

Ma mère se tourne dans la même direction que lui.

– Oh, Colin, détends-toi. C'est ton anniversaire...

Soudain, les serveurs bifurquent à gauche vers une autre table. Visiblement, mon père n'est pas le seul à être né aujourd'hui. Ma mère essaie de se rattraper.

– ... c'est pourquoi je ne t'ai pas commandé de gâteau, termine-t-elle.

– Laisse tomber, répond mon père. Tu t'es grillée.

Une fois que les serveurs ont fini à la table voisine, un manager leur tend une nouvelle assiette de gâteau. Cette fois, ils se dirigent droit sur nous.

– Si vous voulez vous cacher sous la table, glisse Sam, je leur dirai que vous n'êtes pas là.

Sam est beau, d'un charme affable – ce qui, pour moi, est la meilleure forme de beauté –, avec des yeux marron chaleureux qui semblent poser un regard tendre sur le monde. Et il est drôle. Vraiment drôle. Depuis que je suis avec Sam, mes rides d'expression se sont creusées. Certes, elles sont dues au temps qui passe, mais je suis convaincue que c'est aussi parce que je ris plus qu'avant. Gentillesse et humour, que demander de plus chez un homme ? Pour moi, ce sont les meilleures qualités qui soient.

Le gâteau arrive, nous chantons tous et mon père vire au cramoisi. Puis les serveurs

se retirent en nous laissant l'énorme part de gâteau au chocolat accompagnée d'une boule de glace à la vanille.

On nous a donné cinq cuillères mais mon père s'empresse de les confisquer.

– Je me demande pourquoi ils ont mis autant de cuillères. Une me suffit.

Ma mère lui en chipe une.

– Pas si vite, Ashley, objecte-t-il. J'ai subi l'humiliation. Je mérite de garder ce gâteau pour moi tout seul.

– Si c'est comme ça..., intervient Marie. Pour mon anniversaire le mois prochain, je suis prête à supporter la même chose. Ça vaut carrément le coup.

Marie prend une gorgée de son Coca Zéro avant de consulter l'heure sur son téléphone. Mike, son mari, est à la maison avec mes nièces, Sophie et Ava. Marie s'absente rarement longtemps.

– Il faut que j'y aille, annonce-t-elle. Désolée de vous abandonner, mais...

Elle n'a pas besoin de se justifier. Mes parents se lèvent pour l'embrasser.

Une fois qu'elle est partie et que mon père a finalement accepté de partager le gâteau, ma mère dit :

– C'est bête, mais ça me manque. Ça me manque de filer en vitesse parce que j'ai hâte de retrouver mes filles.

Je la vois venir.

J'ai trente et un ans et je suis sur le point de me marier. Je sais exactement ce qu'elle insinue.

– Et vous deux, vous songez à fonder une famille ?

Je dois me retenir de ne pas lever les yeux au ciel.

– Maman...

Sam rigole. Il peut se le permettre. C'est sa belle-mère, pas sa mère.

– C'est juste que de plus en plus d'études montrent les risques de trop attendre pour avoir un enfant, se défend ma mère.

Comme il y aura toujours des études qui diront que je dois me dépêcher et d'autres le contraire, j'aurai un bébé quand je l'aurai

décidé, un point c'est tout, et peu importe ce que ma mère lit dans le *Huffington Post*.

Heureusement, l'expression de mon visage la fait abdiquer.

– D'accord, d'accord, lâche-t-elle en agitant la main. Je parle comme ma mère. Oublie. J'arrête.

Mon père ricane et passe le bras autour de ses épaules.

– Bon, dit-il. J'ai eu ma dose de sucre et je suis sûr qu'Emma et Sam n'ont pas que ça à faire. Demandons l'addition.

Quinze minutes plus tard, nous sortons tous les quatre du restaurant et nous dirigeons vers nos voitures.

Ma robe bleu marine à manches longues et mes collants sont encore suffisants par ce temps. C'est l'une des dernières soirées où je peux me passer de manteau.

En cette fin du mois d'octobre, l'automne est bien installé sur la Nouvelle-Angleterre. Les feuilles jaunes et orange vont bientôt brunir. Sam est déjà allé ratisser une fois le jardin de mes parents. En décembre, quand

les températures chuteront, Mike et lui devront en déblayer la neige.

Mais pour l'instant l'air est encore empreint d'un reste de chaleur, alors je le savoure. Quand je vivais à Los Angeles, jamais je ne savourais les nuits chaudes. On ne savoure pas ce qui dure toute l'année. C'est l'une des raisons pour lesquelles je suis revenue dans le Massachusetts.

Tandis que je m'approche de la voiture, je perçois la sonnerie étouffée d'un téléphone. Je comprends qu'elle vient de mon sac à main tout en entendant mon père tenter de soudoyer Sam pour qu'il lui donne des leçons de guitare. Mon père a cette manie de vouloir apprendre tous les instruments dont joue Sam, partant du principe que, puisque celui-ci enseigne la musique, il devrait être son professeur particulier.

Je fouille mon sac à la recherche de mon portable et finis par mettre la main sur le seul objet en train de clignoter. Je ne reconnais pas le numéro. L'indicatif 808 m'intrigue.

Désormais, personne n'a de raison de

m'appeler en dehors de 978, 857, 508 ou 617, les préfixes de Boston et de sa banlieue.

Peu importe où j'ai habité, 978 a toujours représenté mon chez-moi. Après un an à Sydney (61 2) et quelques mois à voyager de Lisbonne (351 21) à Naples (39 081), après avoir passé ma lune de miel à Mumbai (91 22) et vécu des années de bonheur à Santa Monica en Californie (310), quand j'ai eu besoin de rentrer à la maison, je suis revenue au 978. Pour ne plus en bouger.

La réponse jaillit dans mon esprit.

L'indicatif 808, c'est Hawaï.

— Allô ? dis-je après avoir décroché.

Sam se tourne vers moi, bientôt imité par mes parents.

— Emma ?

Cette voix, je la reconnaîtrai toujours entre toutes ; la voix qui m'a parlé jour après jour pendant des années. Une voix que je pensais ne plus jamais entendre, que je n'arrive même pas à croire pouvoir entendre.

L'homme que j'ai aimé depuis mes dix-sept ans. L'homme qui m'a laissée veuve,

sans plus donner signe de vie, lorsque son hélicoptère s'est abîmé dans le Pacifique.

*Jesse.*

– Emma. C'est moi. Je suis vivant. Tu m'entends ? Je rentre.

\*  
\*\*

Tout le monde est potentiellement confronté à un instant qui scinde sa vie en deux. Quand on se penche sur son passé, il existe un tournant à un moment donné, un événement plus marquant que tous les autres.

Un instant qui crée un « avant » et un « après ».

Ça peut être quand on rencontre le grand amour, quand on se découvre une passion ou quand on a son premier enfant. Ça peut être merveilleux. Ou tragique.

Mais à partir de là, nos souvenirs sont altérés, on change de perspective. Soudain, tout ce qu'on a vécu peut être classé sous l'étiquette « pré » ou « post ».